

Le cartable

Chez nous, on disait cartable, et ceux qui parlaient de gibecière nous semblaient assez bizarres et même un peu rustiques ; à notre idée, ils avaient connu des chemins d'école si giboyeux que lapins et grives leur pesaient plus à l'épaule que les cahiers de classe et les morceaux choisis. L'écolier du VI^e arrondissement, pour un merle et deux moineaux qu'il capturait, bon an mal an, dans les taillis du Luxembourg, ne pouvait prétendre à porter gibecière et, quelle que fût son ingéniosité, les occasions de dévoyer le cartable étaient rares. En vérité, c'étaient plutôt les parents qui disaient cartable, mot étroitement scolaire, mot de catalogue évoquant l'article neuf, un peu raide et sentant fort le mauvais cuir de bazar.

Nous, selon l'humeur, nous disions tantôt le carton, mot qui se prête admirablement aux intonations du mépris, et tantôt le sac, un mot d'homme qui devait nous suivre bien au-delà des servitudes écolières, un mot important, copieux, inexploré, un maître mot qui désigne aussi bien n'importe quel récipient, mol et universel foutoir, que le fardeau strict et harmonieux du fantassin en tenue de campagne. Il faut rappeler ici que le cartable était muni d'une courroie qui permettait non seulement de le porter en bandoulière, comme une giberne, mais de le charger à dos comme un havresac. Je ne prétends pas que ce cartable fut expressément conçu pour aguerrir l'enfance et stimuler nos ardeurs martiales, mais il y avait sûrement un peu de ça. Notez encore que les principales échéances de l'emploi du temps nous étaient signifiées par le tambour. Loin de moi l'idée folle de porter aux nues ces vestiges de l'éducation napoléonienne, ce serait insulter à la conscience universelle qui, en général, nous invite à flétrir ces manifestations du militarisme infantile; mais enfin, la preuve n'est pas encore faite que le mythe ou même l'expérience du sac au dos soit de nature à corrompre la jeunesse, et boucler le sac est un geste assez noble et assez riche en symboles de toutes sortes pour ne pas

le condamner en bloc, avec passion. En ce qui concerne le tambour, il va de soi que mon souvenir est plutôt fidèle à celui qui donnait le signal des fins d'études : son roulement superbe venait s'engouffrer dans les classes pour réduire au silence toutes les voix fragiles de l'analyse grammaticale ou du raisonnement arithmétique, balayer bonnets et férules, humilier la toge et propager la déroute de l'orthographe dans un fracas de 18 Brumaire. C'est triste à dire, mais aujourd'hui encore, en pleine maturité, j'ai l'impression que ma sagesse pourrait être à la merci d'une peau de veau bien timbrée, si les occasions d'entendre le tambour ne se faisaient de plus en plus rares. L'instrument du tonnerre est devenu la dérisoire nostalgie des scrongneugneux et la caisse d'obscurantisme a mauvaise conscience, tandis que d'autres musiques moins barbares, d'autres cliques encore mal définies, ou même d'autres tambours plus conformes à la dignité humaine doivent nous guider sur le chemin du progrès. Naturellement, j'ai connu, et vous aussi, de temps en temps, l'envie de crever les tambours pour dénoncer leurs vents ; comme si on pouvait se passer de vent. Le tambour a ses raisons que la raison n'a pas et il faut apprendre de bonne heure à pousser quelques tambours dans la

logique, aussi bien qu'à introduire un peu de logique dans les tambours. C'est une bonne discipline. Quand bien même tous les tambours de l'univers seraient muets ou interdits, je ne pourrais éliminer certaines rumeurs de batterie qui, parfois, me vrombissent au fond du for intérieur, pour me rappeler que le tambour n'a pas dit son dernier mot. Il nous tapera encore quelques rataplans sensationnels et qui donneront à réfléchir. Au jugement dernier, par exemple, il faudra bien le convoquer pour soutenir les trompettes et je présume que c'est tambour battant que les vérités premières feront leur entrée dans l'absolu.

Au lendemain de la guerre de 14, le tambour fut banni des lycées de garçons et remplacé par une sonnerie, comme dans les gares, les hôtels et les théâtres. La nation victorieuse n'avait plus que faire de cet ustensile revancharde, et puisque s'ouvrait alors une longue période de paix, les écoliers renoncèrent du même coup à leur silhouette de petit fantassin en capuchon, et nous mêmes sac à terre. Tel que je l'ai décrit, le cartable a vécu, sauf peut-être dans certaines campagnes reculées, où la tradition fantassine s'attarde encore sur le chemin de l'école. Non, bien sûr, je ne vais pas pleurer bêtement sur le cartable ni laisser croire que je rends un culte

particulier à aucun accessoire de la superstition scolaire. Depuis l'âge tendre, je n'ai cessé de combattre énergiquement le caractère sacré de l'instruction obligatoire, et si j'ai l'air de m'attendrir aujourd'hui sur le cartable, c'est qu'il me fut donné comme compagnon d'enfance et qu'à ce titre il gagne, tout naturellement, d'année en année, plus d'indulgence et de grâce. C'est ce qui arrive, aussi bien pour le sac complet du tirailleur, modèle Bugeaud à peine dégrevé, tel qu'il fit savoir naguère à mes épaules ce que pesait la paix du sultan. Ma chance est d'avoir toujours vu dans le sac un noble fardeau que je bourrais de vains trésors, mais nos relations furent tourmentées et mythologiques; j'ai couvert ce harnais de toutes les injures du répertoire, j'ai même inventé pour lui des opprobres inouïs, improvisé des blasphèmes en kyrielles, et voilà qu'aujourd'hui, je me laisse prendre à ses petits airs innocents, décoratifs et nostalgiques. C'est l'exquise veulerie du souvenir.

En général, le cartable nous suivait jusqu'en sixième, où il était remplacé par la serviette classique, forme portefeuille, dite serviette

d'avocat. Disgracieuse, inconmode à porter, bagage d'adulte fourvoyé dans la marmaille. Il fallait souvent la tenir à deux mains sur la hanche, cela compliquait les ébats, gênait la course et il fallait craindre ses chutes, car elle lâchait facilement son contenu sur le trottoir, le pavé mouillé ou même le ruisseau. Le spectacle des livres effeuillés sous la pluie et des cahiers affalés dans le crottin pouvait réjouir le cœur d'un écolier foncièrement rebelle, mais le cas est rare, et pour peu que le vent soufflât, la récupération du matériel souillé prenait tournure de sauvetage pathétique. C'est en classe de première que nous abandonnions la serviette, pour adopter enfin le petit tapis carré, vulgairement appelé sous-cul. Son nom laisserait supposer qu'il ne participait qu'indirectement aux ivresses de la rhétorique mais, sitôt fini la classe et tiède encore, le sous-cul devenait bannière et nous l'arborions sous le bras avec le dictionnaire pour emblème d'émancipation et privilège d'ancien. On pouvait s'en procurer dans le commerce de fort beaux, qui représentaient un chat, une tête de tigre, une bergère Louis XV ou un motif oriental, mais pour cet usage, beaucoup de vieilles descentes de lit familiales furent coupées en huit et trouvèrent ainsi dans la pédagogie

une fin de carrière qui n'était pas précisément une sinécure.

Aujourd'hui, tous les écoliers, depuis l'enfantine, portent la même serviette à poignée qui est aussi celle des professeurs et celle de tout le monde. L'homme d'affaires a imposé partout son style et la pullulation de l'homme-serviette est un phénomène dont parfois s'inquiète le moraliste, lui-même porteur d'une serviette à poignée. On admet que le papier, dans sa prolifération démentielle, soit devenu le principal ressort des civilisations et qu'il faille un nombre considérable de serviettes pour en assurer le transport et la répartition. Mais, si les sacoches de plombier se transforment en serviettes de clerc, nous allons peut-être au-devant de soudures difficiles. Le funeste et l'ennuyeux se propagent à l'envi par la serviette, même quand elle est plate, vide, suffisante à elle-même, alibi en vachette et dignité en croco. Venu d'Asnières ou de Gao, le député, l'étudiant et le joueur de saxo font leur entrée à Paris avec une serviette à bout de bras, la même que nous voyons à l'écolier, à l'ambassadeur, au trafiquant de drogue, à l'huissier, au colonel, au patron, au fumiste aussi bien qui n'a jamais fini de trimballer ses paperasses de guichet en guichet. Le diable aussi en a une, forcément, comme tout le

monde, pour mettre ses barèmes, ses formulaires, ses devis et ses feuilles de paye.

À l'heure où j'écris ces lignes, une nouvelle variété de serviette, étui plat à fermeture Éclair, vient de faire son apparition jusque dans le peuple des écoliers. On l'appelle porte-documents, appellation noble et pertinente et qui vient à son heure, car si tout charabia est aujourd'hui message, tout papelard est document et grâce aux maroquiniers, tous les ânes peuvent enfin se dire chargés de reliques. Quand on a un porte-documents sous le bras, ce n'est pas le moment de faire le zigoto, et un si grand nombre de porteurs de documents n'est pas fait pour égayer le séjour des cités. Cela m'incline à croire qu'un peuple vraiment libre se fout des documents et que le devoir du vrai document n'est pas de pulluler dans un étui baladeur, mais de se planquer dans un réduit pyramidal, une chambre forte, l'aisselle d'un pigeon voyageur ou le creux d'un corsage, l'épaisseur du donjon ou la bouteille à la mer. Et s'il est un porte-documents digne de ce nom, c'est bien le petit fourreau de plomb que naguère les forçats se carraient dans le quant-à-soi pour y cacher leurs secrets.

Tout ce que j'en dis, au fond, c'est par seul dépit de ne plus croiser sur mon chemin assez

de gens distingués porteurs de haches, fouets, hottes, cordelles, cierges, herminettes, crocs, fleurs, clochettes, pieds-de-biche, goupillons, bissacs, épinçoirs, lanternes, bannières, poutres, pailles, chaînes, Saints-Sacrements, rames, lyre, faux, faix, perroquets, carcans, nimbes, maroquins aux petits fers, étuis divers avec, de loin en loin, un porte-documents que je prendrais au sérieux.

À ces mots, j'entends un passant qui murmure :

« Tu causes bien, mais si tu voyais ce que j'ai dans mon porte-documents... » Non, je ne vous dirai pas ce qu'il y avait dedans, cela nous mènerait trop loin. Mais j'aurais dû m'en douter : il y aura toujours assez de carottiers providentiels pour laisser causer le moraliste et déjouer le cours de l'histoire, assez de farfelus bénis pour s'accommoder de toute musette, affranchir toute besace, y ranger le bout de lard, avec les dés et la fronde, et poursuivre en douce leur petite affaire aussi gentiment que sous Clovis.

Et jamais assez de pions pour fouiller tous les cartables, et purger les fonds de sac de leurs trésors planqués, grenouille vivante, pierre à feu, mystères et boules de gomme. Le tout-venant confisqué dans le tiroir du prof est un maigre

butin. Aussi ne trahirai-je pas tous les secrets du cartable à l'inventaire duquel je vais procéder, avec l'indulgence d'un père complice. Voyons un peu ce cahier de brouillon. C'est le plus gros, le plus confidentiel, le plus affectueusement mal tenu. Bien sûr, il n'a pas pour officielle et unique mission d'être mal tenu mais, en fait, le plus sage écolier éprouve une joie saine et réparatrice à maltraiter son cahier de brouillon, tout au moins à y écrire d'une main sans scrupule. En fin d'année, ce cahier fera volontiers figure de loque sublime, de témoin glorieux et perclus des campagnes scolaires. L'ennui est qu'il faut l'acheter neuf et qu'il ne révélera qu'à la longue son caractère brouillon. On admet très bien l'état neuf pour le cahier de textes par exemple, et l'élève le plus dissipé, le plus gâcheur, sera tout naturellement intimidé par les feuillets virginaux qu'il abordera d'une plume respectueuse, au moins pendant les premières pages. Mais la première page d'un cahier de brouillon, c'est une autre épreuve ; il faut vaincre cette fausse candeur d'un papier blanc qui ne rêve en réalité que noirceurs innommables et pires outrages. On croit bien faire en l'attaquant, d'emblée, avec trois pâtés, une douzaine de rayures, un dessin baroque et, si ça se trouve, une tache de chocolat ressuyée d'un revers de manche. Quel

que soit votre talent, vous n'aurez obtenu là qu'une page de faux brouillon qui sentira le convenu, le truqué, le contrefait ; rien de plus navrant que l'élucubration apocryphe, le désordre fabriqué, le brouillon postiche, et vous en serez tout honteux, le mois suivant, quand vous verrez la belle chose vivante, riche et plaisante à l'œil qu'est une vraie page de brouillon. Il faut compter environ un trimestre avant que le cahier de brouillon puisse témoigner utilement de votre personne et fournir un échantillonnage complet de votre fonds : voici les pages fougueuses, les rêveuses, les endormies, les saturées, les lacunaires, les bavures du génie à l'état brut, les grifouillis primesautiers, les ratures emphatiques, molles, drues ou ornementées, les multiplications expansives, les quotients tirebouchonnés dans l'intervalle des charabias poussifs, l'inoubliable version engloutie sous une catastrophe d'encre et la petite tache roussie au verre de lampe et pochée comme un vieux cocard ; par-ci, par-là enfin, les arabesques, volutes et spirales de l'imagination en panne, les profils extravagants, bâtards de solécisme et d'anacoluthie à mains plates, les schémas cryptiques où la plume s'est faite complice de vos ténèbres enchantées pendant que le cerveau fonctionnait sur les cimes glacées de la connaissance. Je m'étonne

que l'Université, où la mode est aux tests, n'ait pas encore institué, pour le bachot, la présentation obligatoire du cahier de brouillon. Je m'étonne un peu moins que les trafiquants d'art abstrait veuillent ignorer ces trésors, car tout écolier a produit dans son cahier de brouillon au moins une douzaine de pages à encadrer pour la confusion des Lipschitz, Arnakoutch, Malfratzk et autres laborieux faiseurs de métabarbouille.

Toutefois, un paradoxe bien simplet serait de voir le signe du génie dans les cahiers de brouillon les plus torchonnés, de ceux dont les parents disent qu'ils ne sont pas à prendre avec des pincettes. Si cela était, je penserais que mon génie fut pris naguère avec des pincettes, pour être jeté en un lieu où il demeure à jamais perdu pour tout le monde ; aussi bien serait-il urgent de chercher les raisons pour lesquelles d'innombrables gamins n'ont pas tenu les promesses de génie étalées dans leurs cahiers de brouillon. J'ai connu en revanche un camarade de cinquième dont le cahier en question était si bien tenu que nous le soupçonnions d'y recopier traîtreusement dans la clandestinité ses brouillons de premier jet. À bien raisonner, il n'eût été ni extravagant ni malhonnête qu'un écolier méticuleux et séduit par le côté artisanal du devoir écrit, élaborât deux, trois, dix ou même deux cents

brouillons progressivement améliorés, pour en venir à son chef-d'œuvre; et peut-être ce garçon ne voulait-il publier que le dernier état de son brouillon. Mais le procédé nous irritait. Nous nous estimions bluffés par ce petit lécheur et pourlécheur de copie. Or il n'y avait aucune imposture dans son cas. Il fallut nous rendre à l'évidence : notre camarade ignorait le doute et le repentir, écrivait tout comme au propre, sans une rature, avec des barbarismes et des charabias à l'état natif, sûrs d'eux-mêmes, calligraphiés, comme si pour tout problème il eût disposé d'une solution, bonne ou mauvaise, mais unique, impérieusement révélée, jaillie de source, à prendre ou à laisser. Il avait un cahier de brouillon parce qu'il fallait en avoir un, mais c'était une chose bien pénible à regarder, un peu monstrueuse et dont nous nous détournions comme d'une diablerie. Je n'ai pas revu ce disciple depuis les bifurcations de la quatrième, mais j'ai su qu'il était entré à Polytechnique, sans une rature, et entendu dire, bien plus tard, qu'après avoir brillé dans les conseils éphémères de la Synarchie, on le vit siéger parmi ces comités de doctrinaires antipodistes qui régissaient, il y a quelques années, les exportations massives de beurre normand pour financer les importations psychologiques de beurre danois.

En évoquant ce cahier de pseudo-brouillon soupçonné issu d'un para-brouillon, lui-même transcrit d'un hypo-brouillon, je pense à l'histoire des protège-cahiers. Je les tins en estime, jusqu'au jour où un maître nous les fit couvrir avec du papier bleu. Le prestige du protège-cahier en fut ruiné. À cet âge on a l'imagination rapide : en un clin d'œil, j'entrevis l'impossibilité humaine de mettre un frein à l'obsession protectrice, je compris que la protection des cahiers pouvait conduire au vertige de l'infini et que Dieu seul détenait la notion du protège-cahier en soi, au fin bout de la série indéfiniment tutélaire des protège-cahiers à la puissance n . Si j'ai secoué très tôt la tutelle du protège-cahier, je n'ai pu en faire autant du cahier lui-même. Il n'y a pas d'écolier sans cahier. Hanté par la réciproque, j'ai cru par la suite que l'homme libre ne pouvait s'accommoder d'aucun cahier, que la feuille volante lui convenait seule. À peine affranchi de ce préjugé, il m'arrive à présent de reconsidérer le cahier comme une chose ni plus ni moins dégradante que le papier dit libre. Le papier étant une des matières premières de ma petite industrie, je commence à en avoir un peu l'expérience, à le connaître en surface et en profondeur, comme la mouche peut connaître son papier à glu. Pour peu en somme que pèsent

mes écrits, j'ai tout de même gratté sur mainte espèce de papiers, cherchant toujours le papier magique avec la plume philosophale qui m'épargnerait les fatigues du talent. Non, je ne ferai pas la nomenclature des mille papiers de toutes couleurs et tous grains que j'ai subis ou choisis dans les périodes écrivassières de ma vie. Si je vous apprenais, par exemple, que j'écris ces lignes sur vélin, bulle ou pelure, dos d'enveloppe ou bristol gaufré, vous me diriez peut-être que vous n'avez rien à en fiche et, si ça se trouve, que je ferais aussi bien d'écrire sur l'eau ou sur le sable, comme tout le monde. Il y a même, dit-on, des écrivains qui ne prennent plus la peine d'écrire, ni même de taper. Déchargés de tous soucis de plume et de papier, ils parlent dans le magnétophone et envoient la bande chez l'éditeur. Le papier arrive peut-être au bout de son rouleau et l'écriture à son déclin. L'imprimerie elle-même va connaître des jours difficiles si l'éditeur, logique, diffuse par le son l'œuvre qu'il accepte par les oreilles. On m'avait bien dit que le verbe aurait le dernier mot. En attendant, me voilà donc revenu au cahier, signe d'âge peut-être et retour aux enfances ou résignation à l'éternel devoir, au cartable, au sac.

Si les protégés-cahiers sont toujours en usage dans les petites classes, le plumier a pratiquement

disparu au profit de la trousse. J'ai toujours eu de la méfiance pour la trousse, n'y voyant qu'un abri précaire, sans autre consistance que celle empruntée aux objets qui s'y croient en sécurité. Vide, un plumier c'est encore quelque chose, une trousse n'est plus rien. Il ne s'agit pas que de trousse d'écolier. Jamais, de mon plein gré, aucune trousse de quoi que ce soit n'a figuré dans mon bagage et toutes celles qui me furent imposées dans ma vie d'homme, y compris la fameuse trousse à boutons du paquetage militaire, furent égarées sans malice, par répugnance instinctive et dérision. Expliquer cette répugnance et cette dérision me conduirait à braver l'honnêteté, car je ne saurais creuser la question sans que chante à mes oreilles le refrain de clairon qui appelle au garde-à-vous : *La peau de mes c... et la trousse à boutons!*

Parlons plutôt du plumier classique, dont la structure intérieure, une fois que nous avons fait sauter les compartiments, autorisait la mise en vrac du petit matériel et qui, par sa forme rigide et bien close, jouait le rôle de cassette personnelle. La boîte parallélépipédique était le plus souvent en carton bouilli, vernie noir sur toutes ses faces, à l'exception du couvercle. Le noir était la couleur scolaire : tablier noir, tableau noir, pupitre noir, habit noir du prof à

barbe noire, et encre noire un peu partout, sur les doigts, sur les genoux et dans la bouche. Tout ce noir avait un goût et une odeur, un bouquet d'amertume et de croupissure où prospérait et fructifiait la nature mystérieuse des cancre. Je n'en veux pas à ce noir puisque mes fous rires n'en furent que meilleurs et mes jeudis que plus roses. Le noir sied à l'instruction publique et ce n'est guère honnête de vouloir la costumer en bleu pastel avec des maîtres en boléro de clown, des subjonctifs à musique et des cosinus à pompons comme le souhaitent les démagogues de la cuistrerie émancipée. Telle est bien l'hérésie de ces réformateurs qui ne veulent plus reconnaître la nature distincte de l'étude et de la récréation; et telle est l'immensité de leur erreur que les enfants eux-mêmes tiennent la classe amusante pour insupportable niaiserie.

N'empêche que le couvercle du plumier était orné d'un sujet colorié qui décidait de notre choix : cyclistes en maillot rayé ou petits bateaux. Les mauvais élèves optaient volontiers pour les cyclistes, les garçons appliqués pour les petits bateaux et quelques-uns choisissaient le plumier japonais à décor exotique pour le plaisir toujours neuf de mettre une barbe aux mousmées. Le système de fermeture était commandé par un petit bouton et il va de soi que nous faisons péter

le déclic avec le maximum de bruit, toujours ça de pris sur l'épreuve du silence et aucun bruit licite n'étant bien sûr à dédaigner. Dans les plumiers à cyclistes on trouvait souvent du poil à gratter fourni par les platanes de la cour, des amorces, un pistolet à pomme de terre, un bois de réglisse, un bout de zan soudé au vernis, un élastique à catapulte, sans préjudice du porte-plume, du compas désarticulé, de la gomme à effacer et du taille-crayon bien connu dont la petite gueule vorace, pendant l'heure de géographie, vous ratatinait une collection complète de crayons de couleur pour en faire un luxuriant parterre de copeaux frêles et de pollen bigarré.

Si j'ai mentionné la présence d'un pistolet à pomme de terre dans le plumier, il ne peut s'agir que d'un pistolet de secours, car l'autre était dans la poche et prêt à toute éventualité. Mon garçon prétend que cette arme jouirait encore d'une certaine faveur dans les minorités agissantes des classes élémentaires, mais il dit peut-être cela pour me faire plaisir. De toute manière, le pistolet à pomme de terre, vulgairement appelé pistolet à patate ou pistapate, ne fait plus l'armement réglementaire des élèves de la petite cour, et pour vous en montrer un je dois fouiller dans mes poches lointaines et tâter le fond du cartable. En réalité il s'agissait d'une

mince camelote en forme de fusil, grande comme le doigt, en fonte émaillée jaune ou rouge, avec un petit ressort à boudin tendu au moyen d'une tige de fer à crochet qui rappelait le levier d'armement du Lebel. L'engin était vendu avec une futile billette en plomb retenue par une ficelle, ce qui n'offrait, pour le tir, que des satisfactions infantiles. Le fabricant n'aurait pas gagné sa vie si, d'un jouet sans génie, nous n'avions fait une arme de jet qui pendant une génération au moins devait peser sur le destin du premier cycle. Le procédé était le suivant : il fallait d'abord piquer le tube dans une pomme de terre, puis l'incliner habilement de manière à sectionner au ras du canon le tronçon pulpeux ainsi découpé à l'emporte-pièce ; après quoi le ressort décoché projetait la petite balle juteuse à une distance qui répondait largement à nos besoins tactiques, soit une longueur de classe moyenne, et avec assez de précision pour agacer les élèves du premier rang et attraper une heure de consigne. Munition économique, efficace et pratiquement inépuisable, telle était la trouvaille. Spectacle extraordinaire qu'une de ces pommes de terre en fin de carrière, tubercule épique percé de cent trous, tiède et ramolli, à demi vidé de sa substance, comme ravagé par un insecte trapu et fouisseur ; sur la patate ainsi minée, tous les cratères étaient

tangents, pas moyen d'y calibrer une dernière cartouche, ce n'était plus qu'une loque tragique, un spongieux débris que nous achevions d'un grand coup de pied gicleux.

Disons-le honnêtement, dans ce plumier il y avait aussi un porte-plume. Un porte-plume que nous pouvions choisir, chez le moindre papetier, parmi trente-six modèles de porte-plume. Là comme ailleurs, l'évolution de la technique abêtie par un idéal de normalisation atrophie de jour en jour notre faculté de choix. Il y avait des porte-plume en bois, en verre, en os, en fer, en or, enrobés de liège à la base ou pointés d'agate, torsadés, cannelés ou spatules, avec une vue de N.-D. de la Salette incrustée dans une petite loupe, à chacun son porte-plume, c'était la devise de l'artisanat passionnément engagé dans la grande bataille contre l'ignorance. Ô munitionnaire de bâtarde et de cursive, ô escadrons de lanciers calligraphes sous la bannière des Blanzly-Pourre ou des Baignol et Farjon, illustres gémeaux du panthéon plumitif. Malgré le ton épique, cette invocation me fait la bouche amère à cause de l'encre qui me revient avec son goût d'époque. On la disait chargée en noix de galle et légèrement vénéneuse, ce qui ajoutait encore à ses charmes perfides. Cela nous empêchait d'en boire, mais tels étaient l'empire et la séduction de

cette noirceur que nous en avions quand même les lèvres maculées. Il faut dire que l'encrier de plomb était calé dans un trou du pupitre, à la merci du doigt farceur qui le poussait au cul ; et dire aussi que son encre avait une puissance d'expansion assez tragique malgré son épaisseur, et que nous pêchions dans sa lie, par hasard ou par jeu, d'abjects détritiques qui allaient faire un borborygme dans la boucle des majuscules, et que nous tirions au sec des épaves telles que boutons, morceaux de craie, billes, noyaux, croûtons et boulettes de papier d'argent qui offraient alors au porte-plume les rôles inespérés de gaffe, de curette, de foëne et de grappin. Tout cela favorisait bien sûr les épanchements d'encre et nous en gardions la marque jusque derrière les oreilles. Je m'aperçois que, sur ce point, la technique moderne est impuissante car j'ai vu mon gamin taché d'encre sur les régions de son corps les mieux protégées, comme la naissance des fesses ou la plante des pieds. Lui-même alléguait pour sa défense les sortilèges de l'encre écolière et, honnêtement, je ne pouvais y contredire. Même dans son usage licite et toute précaution gardée, je sais bien que l'encre s'attache à l'écolier comme le cambouis au mécanicien et que nous en éprouvions comme lui un orgueil un peu farouche. Nos parents refusaient de s'y associer

sous prétexte que le travail intellectuel n'est pas salissant et ne doit pas l'être. Je n'ai rien contre ce préjugé mais plus de mains blanches peut-être ont rêvé de belle crasse que de mains sales n'ont aspiré à la blancheur.

On préconisait d'ailleurs, pour la grâce de l'écriture et la propreté du travail, une tenue réglementaire du porte-plume, les doigts allongés sur le manche, en souplesse, mais je n'ai jamais pu renoncer à la prise un peu rageuse, entre l'index et le pouce pliés en force et pinçant la douille au ras de l'encre. Il y avait aussi bien, paraît-il, de bons et de mauvais porte-plume. Celui que nous achetions neuf, à la rentrée, dans l'euphorie des bonnes résolutions et le désir des parents de ne rien négliger pour assurer les bases de notre instruction, était souvent choisi de forme rationnelle, parfois même avec l'emplacement idéal des doigts selon le dernier mot de l'orthopédie scolaire. Le stylo à bille a rendu caduques ces merveilles de l'industrie pédagogique en même temps qu'il nous a libérés de la technique millénaire du plein et du délié, discipline évidemment dérisoire si vous admettez qu'Andromaque eût pu s'écrire avec un stylo à bille et que *Les Géorgiques* furent tracées dans la cire molle au moyen d'un stylet non fendu.

Las de perdre nos beaux porte-plume, nous retournions bientôt à l'article bon marché, petits bouts de bois rouge, vert ou jaune, à douille de fer-blanc. Quelle qu'en fût la couleur, il fallait environ huit jours de succion aigre pour débarrasser de son vernis l'extrémité d'un porte-plume neuf et lui donner cette consistance fibreuse et attendrie qui favorise la salivation, tonifie les gencives et nourrit l'imagination. Surpris que des fabricants industriels ne missent pas en vente un porte-plume-dégustation de saveur agréable, j'avais réussi à monter une plume sur bois de coco, de telle sorte qu'à l'instant d'attaquer mon devoir, conjoncture miraculeuse, l'eau m'en venait à la bouche. Aujourd'hui, après maints stylos plus souvent perdus que crevés à la peine, je suis revenu au porte-plume à un rond Fallières que je paye cent sous Auriol et avec lequel j'écris le présent exercice. C'est une petite camelote pleine de fausse modestie, une sainte-nitouche qui ferait croire à son pesant d'or, tantôt attendrissante comme le porte-plume du pauvre poète et hargneuse comme le porte-plume du bureau de postes. Aucune confiance entre nous. Des rapports tendus, mais sans passion. Même plus envie de mordre le bout de bois pour me faire les dents sur un problème de participe, et malgré cela je le suce

encore avec fruit quand je tombe en panne au cours d'une description.

Pour ce qui est de la plume elle-même, nous préférions aller d'essai en essai parmi ses innombrables variétés. Jusqu'au jour où le porte-plume réservoir à pompe fut introduit dans les mœurs scolaires pour les égayer d'époustouffants désastres, je n'ai jamais pu me décider entre la Sergent-Major, la Demi-molle, la Tête-de-Mort et la Baïonnette. Aucune n'avait le sens inné de l'orthographe, mais chacune avait son tempérament et, à force d'avoir les yeux rivés sur elle, nous entretenions avec la plume courante des rapports étroits et obsédants. Je n'étais plus le même garçon selon que j'écrivais avec une Tête-de-Mort, une Sergent-Major ou une Salambo, sans parler de la Main, petite main d'acier dont l'index, mouillé d'encre rouge, barbouillait héroïquement un exercice de grammaire comme un dernier message tracé d'un doigt sanglant ; et vous devinez bien, surtout, ce que la plume Baïonnette, tordue comme la foudre, véritable aberration de l'industrie plumière, pouvait inspirer de divagations à l'écolier ingénument séduit par le biais, le détour, l'indirect, l'oblique, le zigzag, tout ce qui rallonge le chemin et complique agréablement les choses.

Quoi qu'il en soit, neuves ou encrassées, la plupart de ces plumes trouvaient une fin assez noble dans le jeu qui consiste à introduire le bec dans une fente du pupitre, bander le fer et lâcher un projectile instructif selon le procédé balistique attribué à Denys, roi de Syracuse. Depuis, chaque fois que j'ai pu, j'ai lâché la plume pour la catapulte et chaque fois le destin déjouait l'escapade et me renvoyait à l'écritoire, tôt ou tard. En appelant calamiteux ce destin, je me réfère tout bonnement à l'étymologie, sans intention dramatique, et ce n'est pas de ma faute si les anciens écrivaient avec un calame et si le mot a bizarrement évolué vers un sens désastreux comme si l'écriture était la source de nos malheurs. Ainsi, contrairement à ses prévisions et à ses vœux, le gamin peu studieux est-il devenu quinquagénaire plumitif et rien à faire pour considérer la plume avec amour comme un outil. Elle a gardé toute l'impassible austérité des fournitures scolaires, et je ne tiens pas à vous entretenir de nos petites querelles et bouderies, ce sont là détails de vie privée. Au surplus, je suis à la veille de renoncer à toute espèce de plume pour adopter le crayon mine de plomb lequel, taillable à merci, associera enfin à mes travaux un outil digne de ce nom, à savoir un couteau.

En refermant le plumier, je dois signaler que, presque toujours, il faisait office de règle, une fois que la règle proprement dite, mutilée, encochée, tronquée, retaillée, ne pouvait plus servir correctement les intérêts de la ligne droite. Je ne me risquerai pas dans une étude un peu poussée sur la règle ou ses tenants lieu, ni sur l'idéal contestable qu'elle représente, mais j'ai un mot à dire sur son apprentissage rebutant et ses complicités avec les pires noirceurs de l'encre. Sous une addition posée avec goût et propreté, on tire un trait bien franc que la règle en s'écartant étale comme un sinistre panache, une cri-nière d'apocalypse, un pataquès, une débâcle. Malheureusement, à cet âge, nous étions peu à savoir que, sous une addition juste ou fausse, un trait largement cochonné, dégueulant son encre et déployant le drapeau noir de la révolte, ajoute non seulement un cachet romantique à l'austère devoir, mais contribue, si peu que ce soit, à soutenir le bon combat contre les ambitions du nombre. Ces accidents me conduisent à consacrer deux minutes aux papiers buvards. En général ils nous étaient fournis par la publicité sous forme de prospectus et souvent distribués à la porte du lycée par de pauvres hères aux gages des spécialités pharmaceutiques. Certains buvards étaient sous le signe de l'artériosclérose,

d'autres se réclamaient de la lithiase biliaire, mais nous en étions encore à la rougeole et le roudoudou tenait lieu de panacée. Nous eûmes parfois de gros déboires avec certains de ces buvards, camelotes chétives, incapables de boire seulement un point sur un *i*, mais faisant d'une tache bien ronde et replète un affreux placard, une éclaboussure de cauchemar comme la psychanalyse aujourd'hui s'en régale. D'autres, en revanche, se révélaient insatiables : ou bien le ruisseau d'encre limoneuse, le lac horrible et gonflé d'humeur noire n'étaient pour eux qu'une mer facile à boire, ou bien l'écriture trop fraîche à peine effleurée s'évanouissait sous la caresse pour n'être plus qu'un message évanescent, pâle, saigné à blanc. Je n'insisterai pas sur les attributions secondaires du papier buvard, banc d'essai des plumes rêveuses et pompeur d'inconscient, véhicule de message clandestin, candide écran des petits travaux surnois et matière première du papier mâché. Mais à propos de taches, il faut bien parler de gommes, et en particulier de la gomme à encre, qui a pour effet de transformer le pâté loyal ou la faute de participe respirant la bonne foi en un bourbillon pelucheux, innombrable ordure, halo suspect où la vétille devient tumeur maligne et cacographie ulcérente. L'écolier s'affole. Pour effacer l'immonde avatar d'une

erreur bénigne, il gomme encore et regomme, la mort dans l'âme, fouaillant l'écorchure et priant Dieu que le papier n'en crève pas. D'un coup d'ongle enfin, il donne à la membrane ténue le luisant d'une cicatrice et, d'une plume anxieuse, il trace le premier jambage qui fait aussitôt éclore une fleur bizarre, un astéroïde tourmenté, une chenille horripilée, un infusoire aux cils baveurs, un épanchement fistulaire sans aucun rapport avec l'écriture usuelle. Enfin le gamin capitule en pleurs, le devoir se dilue en flaques mauves, l'encre avec les larmes fait toujours un mélange pathétique et je me demande encore si les joies de l'étude ont jamais payé le désespoir d'une copie d'écolier fondue en larmes. J'aurais voulu arrêter l'inventaire sur une note un peu futile et enjouée, mais en fouillant dans le cartable j'y trouve à l'instant un vieux préjugé d'écolier pour qui la rédaction passable est toujours améliorée par une fin triste.